

Ève Ruggieri

Au cas où je mourrais

MÉMOIRES



Flammarion

Au cas où je mourrais

DE LA MÊME AUTRICE

Mozart, l'itinéraire sentimental, Michel Lafon, 1991.

L'Honneur retrouvé du marquis de Montespan, Perrin, 1993.

Beethoven et son temps, Mango, 1999.

Le Rêve de Zamor, Plon, 2003.

Dictionnaire amoureux de Mozart, Plon, 2017.

Ève Ruggieri

Au cas où je mourrais

mémoires

Flammarion

© Flammarion, 2023.
ISBN : 978-2-0804-1908-8

À tous les artistes de par le monde

Préambule

« Je ne connais aucun plaisir supérieur à celui de gouverner le monde, si ce n'est celui de n'obéir à personne. »

V. W.

Cette phrase, que l'on retrouva sur les genoux de Victoria Woodhull, morte durant son sommeil, les yeux grands ouverts devant sa fenêtre, face à la mer, j'aurais adoré l'avoir écrite ! Non par goût du pouvoir, qui va la conduire, au temps de la ruée vers l'or, à postuler la place de présidente des États-Unis d'Amérique, cent quarante-quatre ans avant Hillary Clinton, non plus par celui de l'aventure, voire de ses aventures de tireuse de cartes et de portefeuilles de ses amants tarifés, jusque dans les bras de Cornelius Vanderbilt, le roi des chantiers navals et des chemins de fer, méfiant et pingre comme l'oncle Picsou, qu'elle va subjuguier, mais pour cette volonté flamboyante d'exister, de se réaliser telle qu'en elle-même, qu'elle ne cessera de mettre au service de ses semblables.

Féministe loyale. Militante convaincue pour le droit de vote des femmes et pour l'égalité des salaires. Adeptes d'un communisme à la Charlie Chaplin, le seul espoir de survie pour ces enfants issus d'une misère noire jamais oubliée ; sa liberté, l'essence de cette liberté, je l'ai trouvée inscrite au cœur des artistes que j'ai eu le bonheur de rencontrer, mais pas seulement.

Au cas où je mourrais

À dire la vérité, il y a vous aussi qui m'écoutez à la radio, à la télévision ou lors de ces festivals et autres manifestations, conférences, tournées et signatures de livres...

Vous avec qui j'ai tellement aimé partager ce que j'avais eu le privilège d'apprendre.

Alors je me suis dit, entre rires souvent et larmes parfois, que je vous devais bien ces quelques souvenirs « au cas où je mourrais ».

Chapitre 1

Le temps de l'innocence

« Tout bonheur est une innocence. »

Marguerite Yourcenar

Je suis née un 13. Un chiffre qui porte malheur, pour une grande partie de mes compatriotes qui n'en sont pas à une contradiction près lorsque, ce même jour, ils se ruent dans les bureaux de tabac pour jouer au loto.

Le 13 mars 1939, quatre mois et demi avant l'entrée de la France dans la guerre contre l'Allemagne, je fais plus discrètement la mienne dans ce monde où je vais grandir au rythme mesuré d'une famille d'artistes musiciens du côté de mes parents et d'artisans du côté de mes grands-parents.

C'est chez eux, au 21 de la rue Champlain, à Limoges, que je vois le jour, à 3 heures selon la mairie. À la toute fin de la nuit, selon les dires de maman. Est-ce là l'origine de mes réveils aux aurores dont, quelles qu'en soient les circonstances, je ne me suis jamais départie ? De mon grand-père, maître tailleur de son état, pantalon assorti au gilet sur une chemise blanche au col plus encore amidonné qu'un *horse-guard*, j'ai gardé le souvenir d'une silhouette sombre et stricte, éclairée d'un regard si pénétrant que l'on se sentait, avant même qu'il l'eût demandé pour prendre les mesures, déshabillé. Car étrangement, c'est de mesures que l'on parlait dans son atelier, comme au conservatoire où l'on m'enseignait les subtilités du

solfège et l'art de jouer du piano. Couper un costume, un « habit queue-de-pie », voire un uniforme dont il s'était fait une spécialité, c'était tout un cérémonial, qui commençait par une prise de pouvoir. Celle de mon grand-père sur son commanditaire. Ce dernier, en chemise, caleçon, chaussettes et fixe-chaussettes, se tenait un peu confus devant la longue table de bois où reposaient, strictement alignés aux places désignées, prémices à l'« opération », les grands ciseaux à la bouche d'acier aiguisé, le « hérisson », ce petit coussin tout hérissé de longues épingle qui, entre l'épaule et le coude, ornait sa manche gauche, les craies bleu turquin, plates et taillées en biseau, et pour un bref instant avant qu'il ne le passe autour de son cou, le mètre ruban. Enfin, sous la table, à même l'étagère, s'entassaient les lourdes pièces de tissu. Levez le bras, commandait mon grand-père. Tournez-vous. Retournez-vous maintenant. Écartez les jambes. Laissez tomber les épaules... Et les notables comme les militaires obéissaient au doigt et à l'œil dans cette étrange atmosphère où la rigueur le disputait au plaisir. Rigueur des fameuses mesures ; neuf pour un costume : profondeur des emmanchures, largeur de la carrure, longueur des manches, demi-grosueur de la poitrine... Scrupuleusement prises et notées par mon grand-père dans son grand cahier noir.

Plaisir du tissu palpé entre le pouce et l'index, de la fluidité moirée de la soie à doubler ; plaisir aussi de faire naître sous sa moustache cendrée l'ombre d'un sourire lorsque le client, dans l'ivresse de la dépense, et peut-être du paraître, murmurait héroïque : « Faites-moi deux gilets, voulez-vous ! »

Quand j'y suis autorisée, j'adore me rendre dans son atelier, au coin de la place des Bancs, sur le chemin qui mène au lycée de jeunes filles. Est-ce vraiment moi, cette petite fille qui dévore des yeux ce décor de bois et d'étoffes qui sent la cire lorsque, arrivée tout en haut du grand escalier, je l'embrassais sur sa joue rasée de près, parfumée à l'eau de Cologne rafraîchissante et citronnée de Jean-Marie Farina ?

C'est lui et Marguerite, ma grand-mère couturière à demeure, qui m'ont appris la rigueur. Le goût du travail bien fait. Couper dans le droit-fil. Poser l'épaulette juste là où l'épaule s'arrondit pour garder l'équilibre de la ligne qui part du cou. Ourler à la main les boutonnieres, les revers et toutes les doublures... De lui qui n'était riche que de son savoir-faire, j'ai hérité à sa mort son grand livre de coupe. Ce « coupe-file » pour une vie meilleure, rapporté de Paris où il était parti, tout seul, de sa Corrèze natale, dans l'espoir d'obtenir la plus haute récompense de l'école. Un brevet fièrement encadré, posé dans sa chambre à côté du portrait de ma grand-mère et du sien. C'était un acte de bravoure pour ce tout jeune homme qui n'avait jamais quitté son village. Combien je regrette de ne pas avoir osé lui demander comment tout cela s'était passé. Le voyage sans doute interminable, en autocar d'abord, puis en train. Son minuscule logement. Sa solitude... Quand et où avait-il rencontré Marguerite, ma tendre grand-mère aux yeux gris si doux ? Pourquoi ce silence sur tant de vies expliquant en partie les nôtres n'a-t-il jamais été brisé dans ma famille ? Selon les saisons et les vêtements qui s'y accordent, il me fascine par son élégance. Son salaire étant sans doute un peu en dessous de ses responsabilités, il est entendu qu'il a le droit de se faire une tenue par an, ce qui explique une garde-robe de ministre qui m'impressionne beaucoup quand je m'y glisse pour en admirer les pièces. Ses costumes avec gilet, destinés à l'atelier, sombres l'hiver, plus clairs au printemps. Ses culottes Saumur en velours pour traquer le lièvre ou récolter les champignons et, à part, soigneusement enveloppé de tissu noir, son uniforme militaire qu'il avait lui-même taillé avant de partir pour la guerre car, disait-il, il faut être fier de son savoir-faire. Mais celle que je préfère, c'est sa tenue de pêche avec une veste de toile, pleine de poches pour aller pêcher la truite dans les cours d'eau tumultueux du Limousin. Là où il tente de m'inculquer les secrets du lancer dit léger. Aérien même, lorsque le moulinet catapulte en une courbe parfaite le fil au bout duquel un semblant de plume

dissimule l'hameçon qui joue avec le fatal appétit de la truite. J'adore ces moments quasi muets où l'on se dit, lèvres closes, que l'on s'aime beaucoup.

« Les souvenirs sont cors de chasse dont meurt le bruit parmi le vent », chantait Guillaume Apollinaire, le plus musicien de nos poètes, qui pourtant se trompait. Les souvenirs ne meurent pas, ils se dissimulent dans notre crâne, cette caisse de résonance si chère aux chanteurs, pour resurgir un jour, comme les truites dissimulées un temps sous les berges de la rivière, avant de reprendre leur voyage. Schubert, surnommé « le petit champignon » par ses amis, le prouvera beaucoup plus tard, lorsque je ferai la connaissance de sa truite mise en musique : se substitueront alors, en moi, celles de mes campagnes auvergnates ou corréziennes. C'étaient mes truites que je voyais « frétiller » au milieu des remous du Taurion, sous les fines gouttelettes jaillies de la brisure d'un rocher, avant que la mort travestie en un bien placide pêcheur ne les capture. « Le lancer du fil, c'est une affaire de poignet, tout simplement », disait mon grand-père : ni trop haut, ni trop bas, et le bras parallèle à l'eau. À moi de me débrouiller toute seule pour tenter de décrocher le fil piégé par une haute branche. À moi aussi l'honneur de tenir l'épuisette au moment décisif de la sortie de l'eau de notre butin. Qui n'a pas, avant le lever du soleil, posé des balances à écrevisses, toutes lampes électriques éteintes, quelques heures avant l'ouverture officielle de la pêche précédant l'arrivée du garde champêtre, ne peut imaginer l'exaltation qui gonfle le cœur d'une gamine missionnée par un grand-père joyeusement retombé en enfance !

Oui, en pleine guerre, j'ai vécu mes premières années comme un rêve éveillé. Fallait-il que ma grand-mère ait eu de rares talents de conteuse pour me persuader, dans la cave où nous étions tapis sous l'épaisse voûte de pierre, que passé la stridence des sirènes qui annonçaient l'orage et les fracas du tonnerre qui suivraient, le jardin, sous la pluie, serait encore plus beau !

Un talent qui s'efface pour toujours à Cieux, un petit village où nous sommes, Guy, mon petit frère, mes grands-parents et

moi, en vacances chez une lointaine tante. Ce jour-là, le 7 juillet 1944, par une belle journée ensoleillée, un cri atroce, impudique, insupportable, me jette hors de mon lit et me fait courir vers les volets donnant sur la rue où une femme hurle, le visage renversé vers ce ciel si bleu... Vite ! Habillez-vous, dit Marguerite. Il faut rentrer à Limoges, mais je vous ai préparé une surprise. Nous allons partir dans la carriole du médecin, qui va nous conduire avec son cheval jusqu'à la gare. Pourquoi faut-il se cacher ? C'est un jeu, dit Marguerite. Alors on se blottit sous la toile et l'on rit de bon cœur lorsque les cahots nous précipitent l'un contre l'autre. De ce retour, je ne me souviens que de l'arrivée à la gare des Bénédictins et du chemin jusqu'à la rue Champlain. Collés tous les trois contre le mur, avançant dans son ombre. Il fait nuit. Il faut se dépêcher. C'est le couvre-feu. Pourquoi mes grands-parents pleurent-ils, tout essoufflés et tremblants, lorsque la porte s'ouvre sur notre petit groupe ? Ce samedi 10 juin 1944, à Oradour-sur-Glane, à 8 kilomètres de Cieux et de nos vacances, vers 16 h 30, six cent quarante-trois hommes et femmes, dont cent quatre-vingt-onze enfants, rassemblés dans l'église, ont été assassinés par les soldats de la Panzerdivision « Das Reich », qui avaient à peine vingt ans.

Bien plus tard, alors que je suis à Toulouse, à la Halle aux Grains, où Michel Plasson dirige *Elektra*, l'opéra de Richard Strauss composé sur la tragédie de Hugo von Hofmannsthal, au moment précis où Karen Huffstodt – alias Elektra – hurle une première fois « Oreste ! », le prénom de son frère, d'un coup un autre cri transfixiant surgit et s'y superpose, extrayant de ma mémoire un flot d'images. La bouche béante de la femme au visage renversé, la carriole du médecin, les larmes de mes grands-parents...

La musique a ce pouvoir intrigant, enchanteur ou cruel, de nous rappeler que l'« on n'oublie rien de rien », comme le chantait de sa voix déchirante Jacques Brel. « On s'habitue, c'est tout. »

Chapitre 2

Marguerite

« Les grands-mères, c'est comme le mimosa : c'est doux, c'est frais, mais c'est fragile. »

Marcel Pagnol

À cette époque, j'ai la foi du charbonnier, ce qui ne m'empêche pas de détester la religieuse généreusement moustachue qui vient nous rendre visite une fois par semaine. Dès que j'entends sa voix, je file au bout du jardin me cacher derrière le pigeonnier, pour ne pas l'embrasser, mettant en pratique le credo de ma grand-mère, qui avait décrété que « tout ce qui fait vraiment plaisir fait forcément plaisir au bon Dieu ». Plus tard, j'aurai quelques doutes à ce sujet, mais à cinq, six ans, je me sens totalement absoute de cet éventuel péché. Ce qui va me permettre, lors de mon baptême tardif, le curé ayant refusé une première fois ce prénom hébreu au prétexte qu'il n'était pas inscrit dans le calendrier catholique, de goûter au vin de Champagne. Un plaisir auquel, à ce jour, je suis restée d'une fidélité exemplaire.

De ma première enfance il me reste des images, des essences, des impressions irradiantes qui montent la garde autour de moi, à jamais inscrites dans ma mémoire. Cette nuée de microscopiques poussières que j'imagine comme autant de petites fées piégées dans le premier rayon du soleil qui vient me réveiller aux aurores, pelotonnée sous mon gros

édredon de coton rouge. La fraîcheur des petits matins printaniers. La pureté de l'air que je respire à pleine poitrine quand je pose mes pieds nus d'enfant sur les marches de pierre qui mènent au jardin où tout me ravit. Le parfum des glycines et des roses anciennes qui se mêle à ceux, plus discrets, plus humbles, du persil, de la menthe et des petits pois fraîchement écosés, auxquels on ajoutera quelques cœurs de laitue pour le déjeuner.

Privilège dont je n'ai jamais su l'origine, j'ai une institutrice privée, Mme Rouelle, qui vit toute seule dans la plus grande et la plus belle des maisons de la rue, et dont je suis l'unique élève. À mi-chemin entre Janis Joplin, avec ses longues robes à fleurs ornées de lourds colliers ethniques, et Agatha Christie, pour l'inventivité de ses stratagèmes visant à faire de la petite sauvageonne que je suis une jeune personne accomplie, un noble but qui restera à l'état de projet, je l'aime bien. Lorsque la saison le permet, mes leçons se font dans son jardin planté de buddleias couverts de papillons destinés, les malheureux, à enrichir la collection passionnément commencée par mon frère et moi. La technique, qui nous paraît aller de soi, consiste, après avoir « délicatement » écrasé leur rostre pour qu'ils ne souffrent pas, à les épinglez sur les bouchons de liège des vieilles bouteilles de bon vin dont mon grand-père boit un seul verre. Le soir au dîner. Face à la théière de ma grand-mère que j'ai toujours chez moi, à Paris, dans la cuisine.

Pauvre Baudelaire qui chanta si joliment et si naïvement « le vert paradis des amours enfantines », fautive sans doute de n'aimer ni la campagne, ni les enfants, et moins encore les femmes.

Un jour lointain, tombant en feuilletant sur les quais sur une vieille édition de *L'Aiglon*, la célèbre pièce de théâtre d'Edmond Rostand, je vais m'arrêter sur la fameuse réplique du malheureux duc de Reichstadt auquel le docteur, le voyant penché sur une boîte de collection de papillons destinée à le sortir de sa mélancolie, demande : « Que regardez-vous, ce gris qui de bleu se ponctue ? ». Non, répond l'Aiglon, « je

regarde l'épingle qui le tue ». Me voilà projetée à travers le temps, sur la fameuse terrasse de Mme Rouelle, au côté de Guy, ravis tous les deux, devant les crucifixions de notre chasse aux papillons. Un instant d'émotion, stoppé net par mon fou rire devant une vieille photo un peu jaunie, glissée entre deux pages, de Sarah-*risque-tout*, la poitrine pneumatique, comprimée par la veste de l'uniforme blanc immaculé tombant sur un pantalon serré-collé, tendu à craquer les coutures sur des rondeurs féminissimes : l'image de ce jeune duc replet de vingt et un ans, joué par une Sarah Bernhardt qui en avait cinquante-six, fit, selon Alain Decaux, hurler de rire les spectateurs anglais ayant de toute évidence totalement oublié leur légendaire *fair-play* !

Avec Mme Rouelle, grâce au Lion noir, qui n'était pas une mutation génétique et singulière de ces fauves mais plus prosaïquement une marque de cirage, j'apprends joyeusement l'histoire de mon pays et celle, un peu moins attendue, de nos colonies fréquentées par son fils adoré, gradé dans l'armée française. C'est l'époque où les représentants de commerce offrent aux enfants de leurs meilleurs clients, en prime et à domicile, de menus cadeaux dits de fidélité.

Mon préféré, c'est un double cercle de carton glacé percé de petites fenêtres et muni d'une languette coulissante qui dévoile quand on la fait tourner l'une de nos colonies. Je ne m'en lasse pas.

À moi la Cochinchine, le Siam, la Guinée française, la Côte d'Ivoire... Et tant d'autres pays joliment illustrés qui me fascinent et dont, par la magie du Lion... noir, forcément, j'apprends, par cœur, le nom des capitales. Le nombre d'habitants. Les ressources en or, argent, ivoire, hévéa et autres richesses que d'élégants messieurs tout de blanc vêtus sous leur casque colonial immaculé, préemptent allègrement.

Un savoir qui va laisser bouche bée ma première maîtresse d'école lorsque, vivant enfin chez mes parents avec mon petit frère, je fais une entrée remarquée au lycée de jeunes filles où il s'avère, dès le premier jour, que si je suis imbattable en

lecture et en géographie coloniale, je ne sais pas compter. Ni sur mes doigts, ni autrement. Mme Rouelle, qui ne jurait que par Molière, Racine et La Fontaine, osant les bons jours Guy de Maupassant voire Jean Giraudoux, avait omis de m'apprendre l'arithmétique.

Du jour au lendemain, moi qui avais été jusque-là le pôle d'attraction de mon institutrice, je découvre, révoltée, le poids de l'exclusion pesant sur mes frêles épaules. Où sont donc passés les regards admiratifs qu'elle me portait lorsque je lui « interprétais », que dis-je, lorsque j'incarnais Andromaque, Phèdre, Rodrigue – en short – pour faire plus masculin, passant, pour la faire rire, de la vanité du corbeau à la ruse du renard, avant de me lancer à corps perdu dans la danse de la frivole cigale que j'imaginai, Dieu sait pourquoi, orientale.

Quid de la sollicitude embarrassée de Marguerite, ma douce grand-mère, qui faisait naître sous ses doigts, guidant sur la machine à coudre les précieux tissus de belles robes qu'elle ne porterait jamais, lorsque je lui demandais, inquiète au sujet de Britannicus harcelé par sa libidineuse belle-mère, si ça finissait bien ?

Désormais, je suis contrainte d'observer de loin la reine du ballon prisonnier. Une certaine Brigitte Nussbaumer, entourée de ses équipières, dont « la nulle en calcul » est exclue. Captive d'une sorte de désenchantement dont un soupçon d'orgueil n'est pas exclu, qui m'interdit de faire les premiers pas et me contraint la cage thoracique, comme le haubert celle des chevaliers médiévaux dont j'adorais les descriptions dans un vieux livre d'histoire. Je vais m'en libérer grâce à la seule élève temporairement privée, par une légère entorse, du fatal ballon. Brandissant tel un bouclier ce don de conteuse hérité de Marguerite, je lui demande si elle aimerait que je lui raconte une histoire pour meubler ces récréations dont toutes deux sommes exclues ?

Après un temps d'hésitation que sa solitude et l'ennui vont très vite balayer, le début de ma rédemption s'annonce on ne peut mieux. Devenue ce même jour mon attachée de presse,

ma blessée qui ne se lasse pas de mes récits et de son rôle d'auditrice privilégiée va rapidement en être dépossédée. En une semaine, que dis-je, en cinq petits jours, la voilà devenue l'une de celles qui, désormais, m'entourent dès la récréation sonnée. Ce fut là ma première leçon. Ne jamais baisser la tête tant qu'il y reste quelques idées ! La seconde, qui me fut plus encore profitable, débuta lorsque, le moment enfin venu de la reddition de ma victime, je lui refusai sèchement mon pardon. Quelques jours plus tard, ému par sa solitude, mon « public » l'avait presque entièrement rejointe.

Par bonheur, la curiosité et mes longues lectures engrangées rue Champlain vont une seconde fois me sauver et l'« affaire » se conclura par une décision prise à l'unanimité : « le rêve l'emportait sur le muscle ». Moralité, au fameux proverbe arabe selon lequel « il faut attendre le cadavre de son ennemi au détour de la rivière », j'ajouterai qu'il convient tout de même, après l'y avoir poussé, de bien vérifier que son cœur ne bat plus.

Chapitre 3

L'apprentissage

« L'imagination est plus importante que le savoir. »

Albert Einstein

Si rêver c'est réussir sa vie, alors j'ai réussi la mienne en me glissant dans celle des autres.

Ces personnages dont je fais la connaissance dans la bibliothèque de ma grand-mère qui ignorait le sens du mot « clé ». Délaissant toute autre tentation, je lis tout ce qui me tombe sous la main. Passant allègrement de Jules Verne et du capitaine Nemo, organiste intermittent d'un spectacle aquatique qui m'enchantent, à Pierre Louÿs célébrant à mes côtés et en toute ingénuité les amitiés particulières de Bilitis qui me ravissent, je ne peux résister aux malheurs de Madame Chrysanthème signés Pierre Loti. Un jour viendra où, devenue « grande », je visiterai la maison tombeau de ses rêves perdus le moment venu de la retraite. Ce jour-là, le désenchantement progressif qui s'était annoncé sous les hauts talons du jeune officier, fringant dans son uniforme blanc, poudré, les lèvres rougies, m'apparaîtra dans toute sa cruauté.

Après avoir découvert, réprobatrice, les effets de la fessée et l'art de manier le martinet donné par la sadique comtesse de Ségur, un art dont j'avais pressenti le maniement sans en éprouver les effets, grâce à Marguerite qui l'avait caché dans la cave, j'eus ma période Barbey d'Aurevilly, l'auteur d'*Une*

vieille maîtresse – vite délaissée, l’ayant confondue avec la mienne, Mme Rouelle. Et vite remplacée, par Hermann Melville et *Moby Dick*, le féroce cachalot blanc poursuivi par le capitaine Achab et par Daggoo, le géant harponneur africain.

Mon retour à un enseignement en apparence plus conforme à mon âge se fit avec les *Contes du Chabridou*, parus en 1942 aux éditions Lavauzelle. J’avais cinq ans, j’étais restée, un peu plus tard, émerveillée devant les illustrations en couleurs qui accompagnaient des textes spécialement « écrits pour les enfants ». Léonce Bourliaguet, leur auteur, avait trouvé là, pour celles qui les leur liraient – ma grand-mère donc –, un moyen dissimulé de lutter contre l’occupant. Aujourd’hui, où ce petit livre est à côté de moi, sur mon bureau, je voudrais dire ma reconnaissance à celui qui, l’ayant retrouvé, m’a procuré le plaisir et l’émotion de réentendre dans ma tête la voix de Marguerite, quand elle me racontait comment les gentils feux follets qui aimaient tant danser sur les sommets de leur grande montagne, mais qui étaient jaloux les uns des autres, « ceux qui étaient jaunes enviaient les rouges ; ceux qui étaient rouges détestaient les bleus ; ceux qui étaient bleus haïssaient les blancs »... cédèrent aux promesses d’un jeune ingénieur qui leur proposaient d’être dans « leur République, tous égaux... », protégés des vents coulis et autres courants d’air qui les faisaient frémir, par la magie d’un verre quasi imperceptible. Dites-moi le moyen de résister ! Ils ne résistèrent pas et se retrouvèrent encagés dans des ampoules électriques, prisonniers à perpétuité. Pensez à eux lorsque vous montez trop haut sur les sommets au risque d’y perdre votre liberté. Ce qui arriva au coq vaniteux, qui, s’étant décoré d’un tesson de bouteille pour frimer devant les poules, négligea l’œil de la fermière, attiré par l’éclat du verre. Moralité : tout ce qui brille n’empêche pas de passer... à la casserole.

Vint le moment où j’allais m’éprendre des dames de Port-Royal des Champs, notamment de leur mère abbesse, Angélique Arnaud, dont la biographie me passionne, au point de convaincre ma grand-mère de m’emmener au Carmel du

Mont-Notre-Dame, où la fille de l'une de ses amies allait prendre le voile. Là, devant ce qui fut pour moi, sans aucun doute, une sorte de représentation, un spectacle, comme les lourdes tentures noires brodées de larmes d'argent dont on tendait alors les façades des maisons endeuillées, je suis fascinée. Agenouillée devant la grille, la jeune novice dans sa longue robe immaculée, le visage et les épaules volatilisées sous un long voile cachant ses cheveux sacrifiés sous la lame des ciseaux, me semble inanimée.

Bouleversée par cette étrange atmosphère où le bourdonnement des prières se mêle aux chants des religieuses et aux sanglots de sa mère, contrainte à ne plus jamais la revoir, hormis au travers du petit guichet de bois grillagé, je me sens totalement convertie aux règles austères de la clôture. Quand je serai grande, je serai religieuse. Et on me coupera mes nattes. Cette volumineuse masse de cheveux blonds, fins et frisés, qui m'arrive au creux des reins et me donne un avant-goût du martyr auquel j'aspire, lorsque ma grand-mère me les démêle chaque soir, avant la prière. Pour l'heure, agacée par ma piété un peu trop démonstrative, elle va traîtreusement y mettre fin par le biais d'un cadeau empoisonné. Une gravure encadrée du portrait de la mère abbesse Angélique, le visage souligné par les cornes de sa... cornette, si j'ose dire. Devant son teint olivâtre, un long nez au bout excessivement charnu et une évidente moustache que Philippe de Champaigne, dans un louable souci de vérité, ou un bref instant de misogynie, avait trop fidèlement reproduits, je rangerai les cinq tours de chapelet qui ne quittaient plus mes deux poignets, près de ceux qui avaient orné mon cou, dans une boîte en fer qui vantait les mérites des... pastilles Vichy ! Lesquelles, c'est bien connu, font digérer nombre de désillusions.

Cette première initiation à la lecture va se poursuivre lorsque, mes parents m'ayant inscrite au lycée de jeunes filles, je vais devoir migrer vers la place Saint-Michel-des-Lions. Chez eux. Et c'est un choc. Tout me paraît si luxueux que j'en oublie la rue Champlain, le petit jardin, la terrasse aux

papillons de Mme Rouelle et... Marguerite ? Non ! bien sûr. Mais les enfants sont cruels et la vue de ma petite chambre bleu Gitane que maman avait installée, avec un tapis et des livres, rien que pour moi, dont l'unique haute fenêtre donnait sur les Lions et la flèche de pierre ornementée de l'église, dressée vers le ciel... tout cela m'avait enivrée.

Ai-je, alors, suffisamment embrassé Marguerite ? Lui ai-je assez répété que je l'aimais ? Que je reviendrai la voir ? Tout le temps ? Je n'ai aucun souvenir de ce départ qui fut certainement pour elle un déchirement. Je ne sais si j'ai bien tenu mes promesses. Ce que je peux encore décrire minute après minute, c'est ce que fut notre dernier rendez-vous. Celui où c'est elle qui me quitta.

J'étais assise à ses côtés, toute seule, en attendant maman. Trop faible pour pouvoir se lever, à demi soutenue par les oreillers, elle me demanda à boire. Qui avait apporté une petite bouteille de ce champagne qu'elle aimait tellement ? Je venais de lui en verser quelques gouttes accompagnées d'un biscuit à la cuillère, lorsqu'elle bascula en arrière, les yeux révulsés. Ma tendre grand-mère, qui ne répondait plus à mes appels. Ce sont les voisines, alertées par mes cris, qui m'ont arrêtée dans la rue, courant aveuglée par les larmes. Après ? Je ne me souviens de rien. Ou plutôt si, de maman, le lendemain matin, chuchotant à voix basse qu'elle avait beaucoup souffert, mais qu'il ne fallait pas m'en parler. Qu'elle s'en occuperait.

J'ai beaucoup pleuré. Rageusement pour montrer à mes camarades du lycée, comme aux amis de mes parents, qu'ils perdaient leur temps avec leurs paroles d'apaisement car ils ne savaient rien de nous deux. De Marguerite et de moi.

Cette première initiation à la lecture va se poursuivre lorsque je vais rencontrer, au lycée de jeunes filles de Limoges, celle qui va me reconforter et me conforter dans la certitude que les livres sont le passeport le plus sûr pour l'intégration dans nos sociétés. Plus tard, j'ajouterai la musique. Pour l'heure, je suis sous le charme de notre professeure de français.

Une vieille demoiselle délicatement poudrée à frimas, les cheveux gris bleuté, le regard imprécis, dû à une coquetterie qui lui fait « oublier » bien régulièrement ses lunettes, tout en elle, jusqu'à ses lèvres à peine effleurées d'un soupçon de rose, respire l'élégance et la bienveillance.

C'est sans aucun doute, de ces premières années, celle qui sut faire naître en moi sous mes allures de garçon manqué dissimulant maladroitement une peur panique de la solitude, le don de « raconter ». De « mettre en scène » les personnages de mes lectures. De vivre avec eux. D'épouser leurs bonheurs comme leurs souffrances. Leurs fureurs comme leurs plaisirs pour être au plus près d'eux. De leur vie et de leur temps. De ce qui suscitera leurs œuvres à venir. Leurs décisions à prendre. Ce don d'attirer, d'aimer « les autres ». De partager mes nouvelles connaissances dont elle m'enseignera le devoir incontournable, de l'intégrité.

D'une certaine manière, il s'agissait bien, comme en musique, d'interpréter, mais sur de sérieuses bases. Inutile de dire que si j'avais pu alors imaginer une seule seconde le nombre colossal d'heures de documentation que j'affronterais un jour, je me serais jetée sur les mathématiques !

Désormais, je partage mon temps entre le lycée et le conservatoire. À midi, à peine la sortie des cours annoncée par la cloche, je me précipite vers le petit piano droit où l'insipide mais incontournable méthode de M. Hanon, Charles Louis de son prénom, m'attend. Trente minutes plus tard, mes parents, revenus d'une répétition, nous appellent, mon frère et moi, pour un rapide déjeuner, avant le retour à l'école. Et le parcours du combattant reprend. Dès 16 h 30, après un goûter vite avalé, c'est l'heure du conservatoire.

J'adore m'y rendre pour deux bonnes raisons. D'abord, face à moi lorsque j'y arrive, la splendeur gothique de la cathédrale Saint-Étienne, dont je connais par cœur l'éblouissement des vitraux, m'enchant, comme, à ses côtés, le palais épiscopal, « mon » conservatoire, qui donne sur un long tapis de pelouse et de buis taillés, surplombant, trente mètres plus bas, les eaux

de la Vienne sous le pont Saint-Martial. Le plus ancien de la ville.

De ce conservatoire, j'ai voulu tout connaître. Son histoire, que je découvre fiévreusement grâce à monseigneur Charles du Plessis d'Argentré. Un évêque aux habitudes dispendieuses, qui confie au milieu du XVIII^e siècle sa construction à deux excellents architectes. Ruineux certes, mais doués. De lui, j'adore tout. Ses folles dépenses en plaisirs de table. En décors et en tenues : la soutane cramoisie sous le rochet noyé dans des flots de dentelles blanches, la barrette aux trois cornes de soie violette, crânement posée sur la tête. En bijoux : les doigts couverts de bagues incrustées d'améthystes ou de saphirs pour l'anneau cardinalice. En attelages et carrosses. Je l'imagine tel l'un de ces prélats dans l'esprit des princes de l'Église dont Mazarin, grand collectionneur de rubis, est incontestablement mon préféré.

Son nom même m'enchanté par comparaison à celui de Monseigneur Rastouil, son lointain successeur. L'objet de quelques-uns de mes fous rires irrépessibles, lorsque je le vois sur les cartons d'invitation, associé à celui de M. Longequeue, notre maire. Tel l'intitulé d'une opérette.

Et enfin, autre excellente raison, le noir Soulages avant l'heure du piano demi-queue qui fait battre mon cœur au rythme du désir de le jouer.

Un cœur qui, tel celui de Chérubin, va follement palpiter au cours de danse, lors de l'apparition, en lieu et place de notre vieille répétitrice, d'un ange. Élané. Des boucles blondes. L'œil bleu céleste sous une épaisse frange de cils, c'est le nouvel accompagnateur qui, après six mois de regards éperdus, va « m'accompagner » main dans la main, au hasard des vieilles ruelles des tanneurs nichées, depuis le Moyen Âge, derrière la cathédrale. Devons-nous nous embrasser « pour de vrai », rue Traversière du clos Sainte-Marie ? Glisser de nos joues vers nos lèvres sous les encorbellements de leurs maisons de torchis, qui semblent nous protéger ? J'avais quatorze ans, lui seize. Un cruel dilemme brisé net, sans le vouloir, par mes

L'apprentissage

parents qui m'annoncent ravis, quelques jours plus tard, qu'ils sont nommés à l'orchestre de Nice. Il faudra donc se séparer. Je ne crois pas avoir pleuré, mais j'ai toujours chez moi et sous mes doigts une petite partition qu'il avait composée : « rien que pour toi », et, au fond de mes yeux, certains soirs d'été, un groupe très lointain dans le ciel de microscopiques étoiles qu'il m'offrit ce jour-là, pour que « tu penses à nous où que tu sois ».

Ce que je fais, parfois, lorsque je suis chez moi, sur ma terrasse en Gascogne où les nuits d'été sont si claires.

Chapitre 4

Esprit, es-tu là ?

« Le monde de la réalité a ses limites ; le monde de l'imagination est sans frontières. »

Jean-Jacques Rousseau

J'ai huit, neuf ans peut-être, lorsque je découvre le château de Versailles. Un nom qui depuis n'a cessé de faire jaillir en moi, dès que je l'entends, une histoire qui m'appartient, comme elle appartient à tous les Français qui le visitent. Car curieusement, dans ce pays qui est le nôtre, dans cette France si attachée, quels que soient les divers partis qui la composent, à la devise de la République : *Liberté, égalité, fraternité*, on ne touche pas au château du Roi-Soleil, Louis le quatorzième, qui vit son rêve se matérialiser sous les mains d'une armée anonyme d'ouvriers et d'artisans qui, les premiers, y travaillèrent, et pour beaucoup y perdirent la vie. Les maçons, tailleurs de pierre, fontainiers, menuisiers, plâtriers, tisseurs, peintres et sculpteurs... qui, avec leur sang et la fortune du prince, œuvrèrent à sa beauté.

Pourtant, notre rencontre avait mal commencé.

Cette année-là, mes parents avaient décidé, pour récompenser nos bons résultats à l'école, de nous entraîner, Guy et moi, dans un grand tour de France des... cathédrales. Autre temps !

Après celles d'Orléans, déjà en travaux, de Reims, d'Arras, d'Amiens, de Strasbourg, de Chartres... Faute d'en avoir

trouvé une à Versailles, ils avaient choisi la chapelle royale du château, suivie de la visite des grands appartements et de sa galerie des Glaces. Dois-je l'avouer, je n'ai rien aimé. Trop de monde. Trop d'enfants comme nous deux, regardant avec envie les beaux jardins dont ils étaient privés par leurs parents, le nez en l'air. Trop de bruits. Trop de dorures... Trop de tout. Une sorte de déferlement d'impressions fugaces, s'additionnant, qui me firent tourner la tête et me dire que jamais je n'y retournerais.

Mais personne n'échappe à la magie du plus beau et du plus célèbre château du monde. Le temps allait m'y ramener et m'en faire découvrir tous les secrets.

Des petites chambres sous les toits, lorsque nous fûmes, Stéphane Bern et moi, « guides » d'un jour, à celles somptueuses de « parade » du roi Louis XIV ou de la reine. Des coulisses de l'Opéra royal, où le mauvais ajustement des lames des parquets laissait entrevoir sous mes pieds l'abîme de lointains sous-sols pudiquement appelés « dessous », aux magnifiques loges tendues de soie, j'ai tout affronté pour présenter les artistes que j'avais choisis et qui avaient accepté d'offrir leurs talents à de bonnes causes. Le pari étant de surprendre un public un peu blasé, en attente du souper qui suivrait si « la musique ne durait pas trop longtemps ». *Sic*.

Comme « papa Haydn » qui, à propos du grand coup de timbale explosant au beau milieu de sa symphonie n° 94, dite « La Surprise », avait répondu que c'était « pour réveiller les dames qui se sont assoupies », je m'appliquais à surprendre ce public qui n'était pas majoritairement celui des salles de concert, en glissant dans mes programmes de plus raisonnables « surprises ». Tant pis pour ma modestie, mais la vérité m'oblige à dire que, grâce au talent des artistes que je choisisais, j'y suis, la plupart du temps, parvenue.

Il arrive encore aujourd'hui que l'on évoque devant moi l'improbable duo entre Barbara Hendricks et Dee Dee Bridgewater – l'opéra et le jazz réunis –, chantant et dansant ensemble le charleston face aux spectateurs, debout, réclamant

des *bis* et refusant de quitter la salle ! Il y eut aussi l'entrée comme une tornade d'énergie et de vie des danseurs de hip-hop que j'avais repérés sur le parvis devant l'Opéra de Lyon. Là où l'excellent Serge Dorny, qui en était alors le directeur, leur avait donné l'autorisation de s'entraîner. Je revois le regard incrédule de Mme Giscard d'Estaing, prisonnière d'un trac qui transformait sa belle voix de mezzo en un tremblant contralto, me demandant : « Du hip-hop ! Vous croyez ? » J'eus beau lui dire qu'ils étaient magnifiques, incroyablement doués et spectaculaires, ne manquant pas de préciser qu'ils étaient de surcroît très bien élevés, je la vis pâlir lorsque, durant le très long et très imprévu discours du président, son époux, mes jeunes gens « bien élevés » s'assirent en tailleur sur la scène, sans plus de façons.

Ce soir-là, les règles du protocole, déjà quelque peu bousculées, s'effacèrent définitivement sous les hauts plafonds de la salle des Batailles quand, pour partager le souper des invités, ils firent une entrée remarquée en tricot de corps, pantalon de jogging et baskets, sous les applaudissements enthousiastes des invités reconnaissants de leur avoir fait vivre des moments de plaisir auxquels ils ne s'attendaient pas. Une fois encore, le talent, la sincérité et la jeunesse venaient de l'emporter.

Serrée selon les années entre un président de la République pour les soirées de gala de son épouse, un célèbre professeur de médecine pour sa fondation ou, moins attendu, les invités quelque peu éméchés d'un milliardaire saoudien, plus rien ne pouvait me surprendre. Pourtant, je le fus lorsque Pierre Celeyron, un homme adorable, décorateur et spécialiste des grands mariages, m'appela, au bord du suicide. Aurais-je une idée qui lui permettrait de ne pas perdre ce projet grandiose et plus encore rémunérateur : un événement qui allait réquisitionner en juin 2004 une partie du château de Versailles, celui de Vaux-le-Vicomte et les jardins des Tuileries, à l'occasion du « fabuleux » mariage de Vanisha, la fille de l'Indien Lakshmi Mittal, le richissime propriétaire d'Arcelor Mittal, avec Amit Bhatia, un jeune businessman. L'urgence était de trouver une

remplaçante à Madonna, pour chanter sur la scène du théâtre royal de Versailles.

Un désir de Mme Mittal qui avait plongé Jean-Claude Goussset, alors le très passionné conservateur en chef, dans tous les sens du terme, de cet Opéra, dans un état proche de l'apoplexie. Rendez-vous fut donc pris avec la mère de la mariée, qui me reçut dans l'immense suite de son palace parisien. Dire qu'au premier regard elle me parut sympathique serait excessif. Soupçonneuse, se demandant pour quelles raisons saugrenues on lui adressait une « spécialiste » de l'opéra pour remplacer Madonna. D'emblée, elle m'annonce qu'à la rigueur, Beyoncé pourrait lui convenir.

Mobilisant sur-le-champ mes dons de conteuse, je me lance et lui suggère qu'à défaut de faire comme tout le monde (il fallait oser !), un spectacle évoquant la glorieuse arrivée à Versailles des ambassadeurs de l'Inde, reçus par le Roi-Soleil, donnerait l'opportunité aux invités de découvrir de magnifiques musiques de fêtes dédiées à l'amour et interprétées par d'exceptionnels chanteurs et danseurs. D'ailleurs j'avais là un enregistrement d'un extrait de *Traviata*...

« Faites-moi écouter. » C'était la question que je redoutais, car, pressée par le temps, j'avais pris le premier disque qui m'était tombé sous la main, avec Pavarotti en Alfredo. Qu'allait-il se passer si elle me le demandait ? À mon angoisse se substitua alors un fou rire que je réprimai comme si ma vie en dépendait, lorsque, après avoir entendu quelques mesures de Verdi, elle jeta un rapide coup d'œil sur la pochette et conclut : « OK, I love the music, but PLEASE, not that fat man! » (« Pas ce gros monsieur ! ») Le reste fut, comme promis, affaire de diplomatie.

Ayant entendu dire que les invités anglais quittaient tous les soirs le Trianon Palace, leur luxueux hôtel à Versailles, pour aller s'encanailler aux Folies Bergère ou au Crazy Horse Saloon, partant de la musique de Haendel, je finis par en arriver à celle d'Offenbach, privilégiant l'irrésistible *French cancan*, sous les applaudissements enthousiastes des invités

saluant toute notre troupe et Jean-François Vinciguerra, le conteur, qui venait de souhaiter en Hindi, tous les bonheurs du monde aux futurs mariés. J'ai gardé la très charmante lettre de Mme Mittal nous disant le plaisir de ses invités et le sien. Offenbach avait surpassé Madonna.

Des soirées, il y en eut bien d'autres, dont l'une, plus particulière, se déroula à l'Opéra Gabriel, construit en dur dans le château à la demande de Louis XV pour le mariage de son petit-fils avec Marie-Antoinette. Peter Gelb, futur directeur du MET (Metropolitan opera de New York) m'avait demandé de filmer, pour un spécial *Musiques au Cœur*, la grande fête qu'il avait imaginé donner en l'honneur et en présence – *sic* – du maestro Gioacchino Rossini. L'occasion de réunir un plateau exceptionnel avec, entre autres, Montserrat Caballé et Plácido Domingo, costumés comme tout le « faux » public.

Celles aussi où nous eûmes, Rachid, mon compagnon, et moi, le privilège inoubliable de partager avec le conservateur et son épouse un dîner aux bougies. Tous les quatre, seuls autour de la table dressée devant la colonnade du Grand Trianon. Face au soleil qui déclinait. Un véritable enchantement, comme, un peu plus tard, l'inauguration, grâce au mécénat d'Élie de Rothschild, du petit théâtre privé de Marie-Antoinette à Trianon, chef-d'œuvre tout en ornements de papier mâché sculpté et recouvert de feuilles d'or, dont on célébrait l'achèvement de la restauration.

Plus secret encore, il y eut le souper qui se tint au Petit Trianon, dans le « réchauffoir », là où les plats attendaient d'être servis aux invités de la reine, devant son buste apporté par Jean-Louis Remilleux, notre hôte et le producteur de ces passionnants *Secrets d'histoire* dont Stéphane Bern est le plus convaincant des passeurs.

À Versailles, l'illusion est parfois si proche de la réalité que l'on se prend à frissonner. Comment expliquer le soir où, après l'une de ces fêtes teintées de mélancolie, tant le souvenir de celles qui y furent jadis données imprègne encore les murs, je me suis immobilisée, le cœur battant, sur le seuil de ce qui

fut la chambre de Mme Adélaïde, devenue la salle de jeu de son père, le roi Louis XV.

Là, dans la pénombre que transperçaient les minuscules éclats des flammes vacillantes des bougies, il me sembla un très bref instant voir, autour des tables du jeu de trictrac, surgir toute une assemblée de silhouettes perruquées, poudrées, les joues rougies par les fards, les mains serrées sur des éventails de cartes ou sur des bourses de velours aux armes, contenant de précieux jetons, qui s'effacèrent aussi soudainement qu'elles m'étaient apparues.

Je n'aurais sans doute jamais évoqué ce moment que je ne parvenais pas à m'expliquer, si Berthe Barroux, ma collaboratrice, ne m'avait dit, après quelques minutes de silence : « Vous allez vous moquer de moi mais, c'est très étrange, il m'a semblé voir des gens en habits de cour qui jouaient dans le salon devant lequel nous venons de passer. »

Cette histoire dont nous avons par la suite beaucoup parlé s'arrête là. Ni elle ni moi n'avons trouvé de réponse à ce double « mirage » dans ce qui avait bien été l'un des salons de jeu du château, comme nous le confirma un gardien. Méfiez-vous des enchantements de Versailles, ils agissent là où on ne les attend pas, car rien ne sert de les courtiser. Un certain Wolfgang Amadeus Mozart n'eut pas à se plier à cette coutume lorsqu'il y vint en famille le jour de l'an 1763, invité au grand couvert somptueusement dressé : « M. Wolfgangus a eu l'honneur de se tenir tout près de la reine, avec qui il a pu converser et s'entretenir, lui baiser souvent la main et prendre la nourriture qu'elle lui donnait de la table et la manger à côté d'elle. La reine parle allemand comme vous et moi. Mais comme le roi n'y entend rien, elle lui traduit tout ce que disait notre héroïque Wolfgang. » *Dixit* Leopold, son père.

Comment Mozart aurait-il pu ne pas aimer Versailles ? Regardez-le courir, ce petit garçon vêtu de son plus bel habit, sur les parquets cirés de l'un des salons de Schönbrunn, où il a été invité par l'empereur François I^{er} et son épouse, l'impératrice Marie-Thérèse. Courir et tomber. Mozart qui pleure et

Esprit, es-tu là ?

qu'une charmante petite fille à peine plus âgée que lui prend dans ses bras. Il a sept ans, elle, huit : « Quand je serai grand, je vous épouserai », dit-il en reniflant. Et tout le monde de sourire, attendri devant ce jeune prodige promu au plus bel avenir et cette petite princesse qu'un brillant mariage attend.

Mozart mourra presque seul, à trente-cinq ans, démodé aux sottises oreilles de l'aristocratie. Marie-Antoinette a trente-huit ans, place de la Révolution (future place de la Concorde), sous les injures de la foule.

Chapitre 5

Sous le soleil exactement

« Nice, c'est une oasis au bord de la mer, avec des forêts de mimosas et des palmiers, et il y a des princes russes et anglais qui s'y battent avec des fleurs. »

Romain Gary

1954. Nice, c'était un rêve dont nos parents, pour tempérer le chagrin de mon frère de devoir quitter ses copains de lycée, et le mien, mon amoureux, nous avaient vanté les beautés avec force clichés un peu trop appuyés peut-être. Sa Promenade des Anglais. Son immense plage, ses palmiers. Ses palaces, bref, la Riviera et son climat où l'été s'étire comme les rubans de réglisse à la récréation.

Adieu, les hivers limougeauds à moins 15 degrés et l'image de mon grand-père dégageant à la pelle la neige accumulée devant notre porte de la rue Champlain. À Nice, quelques « héros et héroïnes » saluent traditionnellement l'hiver en plongeant dans les eaux de la Méditerranée pour le traditionnel bain de Noël !

Un rêve quelque peu désamorcé après un interminable voyage sur la nationale 7, en voiture. Une Vedette bleu nuit, sans climatisation, dont je déteste la forme. Au moment tant attendu de notre entrée tardive sur la fameuse Promenade, triomphalement annoncée par papa : « Les enfants, réveillez-vous ! Regardez, là, juste devant vous. Toutes ces lumières,